

LES POURCEAUX D'EPICURE ...

Le Français est individualiste. Rien ne l'émeut vraiment hors de ses vacances, sa caravane, son petit confort et sa télé. Les Allemands ont hérité du caporalisme prussien le sens de la discipline. Le flegme anglais, ou ce qu'il en reste, serait la parure d'une abnégation distinguée. Le cœur des Américains bat au rythme des épopées intercontinentales de leurs boys. Du matin au soir et du soir au matin les Japonais font corps avec leur entreprise. Cependant l'ouvrier Français revendique, installé dans ses acquis... Ce n'est pas nous qui le disons - qu'on se rassure - c'est l'Opinion. L'opinion publique scientifiquement nourrie d'un plasma médiatique distillé par les divers gouvernements et les officines spécialisées faisant fonction d'organismes d'Etat. L'opinion que régurgite quand besoin est un Institut Français d'Opinion Publique.

Ce qui n'apparaît pas toujours, c'est le lien logique entre la condamnation de cet individualisme crasse et la politique très actuelle qui exalte les bienfaits d'individualisations multiples: individualisation des salaires par le système des Nouvelles Bonifications Indicialres, individualisation de la retraite par capitalisation personnelle, individualisation de la couverture sociale par le recours aux assurances privées, individualisation de la "formation" par les projets, les cursus et les modules, individualisation de l'expression des salariés dans l'entreprise grâce aux lois Auroux... Des esprits superficiels pourraient voir là une contradiction.

A leur décharge, une certaine ressemblance physique (et encore!) entre les deux êtres qu'ils confondent. Le premier est constitué d'un tube digestif jumelé à un appareil sexuel, le tout surmonté d'une cervelle plus développée que chez la plupart des animaux et nommée cerveau. Cet organe lui permet d'accéder à la raison triomphante et d'imaginer des sociétés égalitaires. Il prétend établir un lien entre le concept de liberté et la satisfaction d'appétits sans cesse renouvelés. C'est l'individu. Un terme à connotation péjorative, généralement accompagné d'épithètes significatifs: piètre, triste, sinistre.... L'appellation moderne du second est la Personne Humaine. Elle donne généreusement son sang soit à la patrie, soit aux centres de transfusion qui le revendent à bon prix. Elle est accessible aux grandes orientations politiques de son pays et veut ménager les équilibres nationaux. Elle propose davantage qu'elle revendique. Elle s'alimente de projets élaborés en équipe. Elle se prête aux évaluations et cultive un profil complaisant. Elle meuble les cercles de qualité car "l'essentiel est de participer". Impliquée dans son travail par objectifs elle estime naturel que chacun soit récompensé selon son mérite. En bref, elle est dotée d'une âme, ou tout au moins d'un esprit. C'est pourquoi elle est entourée de respect (ce qui ne signifie pas qu'elle soit respectée).

Une vieille histoire...

Ces deux catégories détiennent des titres de généalogies lointaines et leur antagonisme est signalé dans les textes les plus anciens de notre histoire.

Bien entendu il fallut d'abord qu'après le big-bang, les transformations millénaires chimio-nucléaires et les évolutions biologiques animales, les hominiens se dressent sur leurs pattes arrière pour s'orienter par-dessus les hautes herbes. Il fallut ensuite traverser d'aussi longues périodes où les conditions de survie, les périls et les terreurs imposaient le grégarisme de la horde, sous la protection des plus forts, qui devinrent les chefs, et selon les oracles des plus malins, qui devinrent les sorciers et les prêtres. Les injonctions des uns et des autres purent peut-être susciter des pugilats mais pas de discussions car elles n'étaient pas discutables. Ce fut l'ère des affirmations. Quand les hommes, fatigués des cueillettes sauvages et des chasses aux troupeaux errants, domestiquèrent la nature et habitèrent des cités ils eurent enfin le loisir de s'interroger sur leur condition d'homme et mirent en cause les dogmes qui avaient encadré leur jeunesse.

Sans prétendre échapper aux spéculations schématiques auxquelles nous expose la modestie de nos connaissances nous approuvons les philosophes qui situent la haute antiquité grecque parmi les étapes importantes de l'histoire de la pensée.

L'école platonicienne, la première dans l'ordre chronologique, dont les maîtres, Socrate et Platon, sont parfois considérés comme les pères de la dialectique, posa le problème de la recherche du bonheur

sur terre. Mais elle continuait d'affirmer l'existence d'une réalité spirituelle distincte de la réalité matérielle. Les sceptiques se contentèrent de consteller le ciel de points d'interrogations, mais ce faisant ils mirent à mal les dogmatismes existants et finalement le leur.

Les deux écoles qui suivirent substituent à l'explication mythologique du monde une analyse physiologique. Pour la première fois la pensée humaine s'efforce à une démarche matérialiste. Les épicuriens récusent l'âme et l'immortalité. Epicure et Lucrèce considèrent le monde comme le fruit du hasard et de la nécessité. Ils rejettent toute notion de pensée transcendante qui régirait l'univers selon une finalité. Les épicuriens reprennent à Démocrite sa théorie de la physique corpusculaire mécanique, étonnante prémonition de la physique atomiste moderne. Ils expliquent la genèse du monde par la collision des atomes en mouvement. Délivré de la crainte des dieux et de la damnation éternelle l'homme peut désormais s'adonner à la recherche du bonheur. L'éthique individuelle des épicuriens se résume à un objectif : vivre heureux. Son fondement est la connaissance, la maîtrise de soi et la gestion de la vie par le discernement entre l'utile et l'illusoire, l'agréable et l'excès. La sérénité à laquelle tend l'individualisme épicurien n'a rien à voir avec l'hédonisme effreiné dont l'accusèrent ses détracteurs. Mais parce qu'il privilégiait le bonheur de l'individu Epicure fut voué aux gémonies et les idéologues de toutes espèces qualifièrent ses adeptes de charmants noms d'animaux. C'est pourquoi le poète latin Horace, raillant ses adversaires, s'honorait d'être "un pourceau du troupeau d'Epicure".

Le stoïcisme, qui connut trois périodes, procède également d'une interprétation matérialiste de l'univers. Il affine la thèse épicurienne en incluant l'énergie à la matière. Mais la préscience de ce dynamisme interne que devait théoriser Einstein a sans doute contribué paradoxalement à détourner les stoïciens d'une philosophie matérialiste. Intrigués par cette force diffuse ils lui attribuèrent la vertu d'une âme universelle. Toute leur philosophie s'en trouve marquée par un besoin d'ordre et de finalité. Ils mettent des majuscules aux mots raison et nature. L'univers, panthéiste, obéit à un dessein programmé. La morale stoïcienne consiste à s'insérer dans cet ordre de marche. C'est une morale d'effort et d'austérité où la modération épicurienne fait place à l'ascétisme. Cette rigueur finira, dans la dernière période, par s'éduquer en une vague dignité humaine. La vocation ordonnatrice des stoïciens les poussaient à l'engagement politique. On en trouve dans les rangs des républicains (comme Caton d'Utique)) mais leur inclination est monarchique, ainsi que l'explique P. Grimal dans un article commentant la mort de Sénèque, le chantre du stoïcisme : *"Le stoïcisme qui plaçait le devoir moral dans le fait de vivre conformément à la nature, faisait valoir que le monde entier était dirigé par un Dieu qui en était le roi; l'Etat qui était un monde par lui-même, devait être régi de la même manière par un pouvoir unique; et l'on ajoutait depuis Platon, que l'âme humaine est, elle aussi, une monarchie, s'il est vrai que la raison doit la diriger, ses autres fonctions ne faisant qu'obéir."* (L'Histoire - Mai 1984).

La soldatesque romaine asservit les cités grecques. L'empire romain, décadent, s'effondre sous les coups des barbares. Le christianisme fait son apparition. C'est le triomphe de Dieu: l'évêque de Reims baptise Clovis et les paysans gallo-romains sont réduits au servage.

L'apparition de l'Homme citoyen...

Après quinze siècles de pénombre médiévale (que glorifient les obscurantistes d'aujourd'hui) la cascade des "grandes inventions" suivies des "grandes découvertes" ébranle la torpeur intellectuelle, nonobstant le bûcher de Giordano Bruno et le procès de Galilée. Le courant humaniste de la Renaissance renoue le fil de la pensée païenne avec les philosophies antiques. Mais cet humanisme ne déborde pas les domaines de l'éthique individuelle et de l'éducation destinée à une élite aristocratique, les conditions économiques et sociales ne lui permettent pas d'affronter le niveau politique. Il en sera tout autrement deux siècles plus tard quand l'absolutisme aura usé ses dernières cordes et qu'une nouvelle classe piaffera d'impatience devant la scène du pouvoir.

Confirmant que les hommes doivent à leurs seules ressources l'organisation de leur avenir les encyclopédistes des Lumières ajoutent la perspective démocratique d'un changement de régime, sans pour autant choisir d'emblée entre monarchie et république et l'on a vu, depuis, des monarchies européennes qui n'ont rien à envier à des "républiques soviétiques" ou badinguette comme celle que nous vivons. Les philosophes du XVIIIème fabriquèrent alors un Homme abstrait, pétri de toutes les vertus civiques. Chacun doit s'identifier à cet idéal dans un effort constant, car s'il est naturel pour un chien de se comporter comme un chien il n'est pas facile pour un homme de se conduire en Homme. A ce prix l'Homme de devoirs, imbu d'esprit républicain, s'assoit à la table d'hôte où l'Etat trois étoiles "liberté, égalité, fraternité" lui offre comme entrée l'égalité "en Droit".

Mais la nature humaine, riche de ses imperfections, glissa quelques gènes parasites pour que sous

l'uniforme de la citoyenneté ces Hommes ne fussent pas exactement des clones. Les campagnards de la Nouvelle Héloïse dépeints par Rousseau, enthousiastes de vivre une rigueur sans austérité, ont peu d'affinité avec le Mondain du poème de Voltaire à la gloire de la consommation où l'auteur exalte "le superflu... cette chose si nécessaire", probablement en réponse à l'antique Sénèque qui évoquait dans une lettre à Lucilius "le nécessaire... cette chose si superflue". De même l'Emile de Rousseau, éloigné autant que possible des livres, dont l'éducation couronnée par les préceptes du vicair savoyard est toute orientée vers l'intégration à la communauté, s'apparente difficilement au jeune paysan que Condorcet envoie s'instruire à l'école laïque pour qu'il sache lire le baromètre et exercer son esprit critique notamment, croyait-il, dans l'acte électoral (l'homo-suffragans). On sait que Robespierre approuva les principes éducatifs du premier et condamna Condorcet, manifestant ainsi sa préférence pour l'Homme né sous "contrat social", redevable à la société qui lui préexistait, un Homme hypothéqué jusqu'à la moëlle. Les chefs du nouvel Etat, comme ceux de l'ancien, n'avaient que faire d'esprit critique, un superflu... non nécessaire.

Avant de porter sur les humanistes du XVIIIème un jugement définitif poursuivons la lecture de l'acte d'accusation dont ils furent l'objet. C'est le philosophe allemand Max Stirner, ancien élève d'Hégel, qui s'est le plus appliqué à démystifier l'humanisme de la bourgeoisie naissante qu'il appelle les Libéraux. Il démonte cette divination inavouée de l'Homme et sa filiation avec le christianisme: *"Nous retrouvons chez les Libéraux l'ancien mépris des chrétiens pour le Moi, pour le Pierre et Paul en chair et en os"*. Il dénonce la tyrannie qu'impose l'Homme: *"... tu dois t'efforcer de devenir pleinement Homme. Effort aussi stérile que celui du chrétien pour devenir pleinement esprit bienheureux"*. Il caractérise les conséquences manichéennes: *"Il est facile de définir en termes sèchement techniques ce que l'on entend par non-homme : c'est un homme qui ne correspond pas au concept Homme, comme Inhumain est quelque chose d'humain qui ne coïncide pas avec l'ensemble des attributs qui forment la notion d'humain"*. Il démontre le lien entre le concept d'Homme et celui d'Etat: *"Quelle est l'idée la plus haute que l'Etat puisse se proposer de réaliser? C'est bien celle d'être une véritable société humaine, une société dans laquelle puisse être admis comme membre quiconque est vraiment Homme, c'est à dire n'est pas non-homme"*. Stirner condamne enfin l'exploitation de l'homme par l'Homme au service de multiples Causes (famille, patrie, intérêt national, humanité, etc...) et conclue son livre l'Unique et sa Propriété par la formule lapidaire: *"Je n'ai mis ma cause en Rien"*.

Et l'Homme se fit chair...

L'acharnement de Stirner à réhabiliter l'individu face aux fantômes qu'on veut lui substituer constitue un apport incomparable. Mais sa courageuse entreprise de dé-spiritualisation se situe principalement sur un terrain défensif. A la manière des matérialistes incomplets de la Grèce antique il ne s'attarde guère sur l'origine et l'essence de cet Individu qui semble naître "unique" avec sa "propriété" comme Minerve jaillit toute casquée d'une cuisse de Jupiter. Cet inconvénient lui valut les railleries de Marx et Engels qui le rencontraient à la Société des Affranchis de Berlin. Ils l'appelèrent St- Max, sans se douter bien sûr des génocides qui seraient plus tard commis au nom de St-Marx.

Au cours de ses riches années 1845-48 Stirner fit également la connaissance d'un géant barbu, exilé russe, que Marx et Engels en mal de surnoms baptisèrent Anacharsis et dont le véritable patronyme était Michel Bakounine. Celui-ci compléta par des textes brouillons et parfois inachevés le volet qui manquait à l'œuvre de Stirner en restituant à l'individu son contexte social: *"L'individu humain réel est si peu un être universel et abstrait que chacun, du moment qu'il se forme dans les entrailles de sa mère, se trouve déjà déterminé et particularisé par une foule de causes et actions matérielles, géographiques, climatologiques, ethnographiques, hygiéniques et par conséquent économiques, qui constituent proprement la nature matérielle exclusivement particulière à sa famille, à sa classe, à sa nation, à sa race, et autant que les penchants et les aptitudes des hommes dépendent de l'ensemble de toutes ces influences extérieures ou physiques, chacun naît avec une nature ou un caractère individuel matériellement déterminé. De plus, grâce à l'organisation relativement supérieure du cerveau humain, chaque homme apporte en naissant, à des degrés différents, non des idées et des sentiments innés comme le prétendent les idéalistes, mais la capacité à la fois matérielle et formelle de sentir, de penser, de parler et de vouloir"* (Dieu et l'Etat - Ed. Stock -p 320)

L'anarchiste Bakounine rejette ainsi non seulement le caractère transcendantal de l'Homme mais tout ce qui pouvait en subsister chez l'individu solitaire de Stirner. En accord sur ce point avec Marx auquel il rend hommage Bakounine conçoit l'émancipation comme un acte éminemment collectif: *"La définition matérialiste et collectiviste de la liberté toute opposée à celle des idéalistes, est celle-ci: l'homme ne devient homme et n'arrive tant à la conscience qu'à la réalisation de son humanité que dans la société et seulement par l'action collective de la société toute entière; il ne s'émancipe du joug de la nature extérieure que par le travail collectif ou social qui seul est capable de transformer la surface de la*

terre en un séjour favorable aux développements de l'humanité; et sans cette émancipation matérielle il ne peut y avoir d'émancipation intellectuelle et morale pour personne". (Op. cit. p 309)

Comme la société est ainsi faite que ce sont les individus exploités qui en pâtissent plus que les individus exploités, Bakounine s'engage résolument dans la lutte des classes et militera à l'Association Internationale des Travailleurs où il s'opposera à Marx sur les conceptions d'organisation et de comportement vis à vis de l'Etat. Mais s'il tire toutes les conséquences de la critique de l'idéal humaniste Bakounine apprécie néanmoins celui-ci dans son contexte politique en fonction d'un processus historique. Moins moraliste que Stirner, là où le philosophe ne voyait qu'une supercherie des libéraux, le révolutionnaire dicte derrière la fiction de l'Homme du XVIIIème la silhouette du citoyen républicain. Une citoyenneté qui ouvre d'immenses perspectives d'émancipation sociale : *"Mais, dira-t-on, ce contraste, cet abîme entre le petit nombre de privilégiés et l'immense nombre des déshérités a toujours existé, il existe encore: qu'y a-t-il donc de changé? Il y a ceci de changé que jadis cet abîme a été comblé par les nuages de la religion, de sorte que les masses populaires ne le voyaient pas, et aujourd'hui, depuis que la Grande Révolution a commencé à dissiper ces nuages, elles commencent elles aussi à le voir et à en demander la raison. Ceci est immense.*

Depuis que la Révolution a fait tomber dans les masses son Evangile des droits de l'Homme, depuis qu'elle a proclamé que tous les hommes sont égaux, tous également appelés à la liberté et à l'humanité, les masses populaires dans toute l'Europe, dans tout le monde civilisé, se réveillant peu à peu du sommeil qui les avait tenues enchaînées depuis que le christianisme les avait endormies de ses pavots, commencent à se demander si elles aussi n'ont pas droit à l'égalité, à la liberté et à l'humanité?... ce qui explique pourquoi la Révolution, poussée par une conséquence logique de son propre principe, a donné naissance au socialisme". (Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme - Ed. Stock p 72)

Il va de soi que sous la plume de Bakounine le terme "socialisme" évoque le grand courant philosophique du XVIIIème et n'a rien à voir avec le monument d'hypochrisie et de corruption qui trône actuellement sous les lambris de l'Etat français. La réalité aura dépassé les préventions de Bakounine qui précisait : *"...nous protesterons toujours contre tout ce qui ressemblera, de près ou de loin, au communisme et au socialisme d'Etat" (Op. cit p 94)*

Bakounine définit à sa manière l'ambiguïté que comporte le concept de citoyenneté : *"Le républicain exclusivement politique est un stoïcien... La liberté (pour lui) n'est qu'un vain mot, c'est la liberté d'être esclave volontaire, la victime dévouée de l'Etat. Le républicain socialiste au contraire s'appuie sur ses droits positifs à la vie et à toutes les jouissances tant intellectuelles et morales que physiques de la vie... Entre le socialiste républicain et le républicain politique il y a un abîme : l'un, comme création semi-religieuse appartient au passé; à l'autre, positiviste et athée, appartient l'avenir". (Op. Cit. p 80)*

De cet antagonisme entre la mystique de l'Etat et le levier des droits de l'Homme l'épreuve des luttes quotidiennes dégagera effectivement la primauté de ce dernier. Cessant de regarder au ciel les hommes établirent entre eux une législation qui fit de chaque citoyen un atome juridique égal à tous les autres. Cette égalité ne se concrétise pas dans la société civile sur le plan économique et social, mais le vide exerce une attraction et la contradiction incite à la révolte.

Par ailleurs l'individu que recouvre le citoyen peut accéder à un certain nombre de libertés collectives et individuelles sans passeport religieux. La citoyenneté est une entité laïque sinon athée. Elle correspond à une société matérialiste qui est l'essence de la bourgeoisie, même quand elle professe par intérêt une morale idéaliste.

Une néo-démocratie venue du ciel...

Ces perspectives que Bakounine apercevait au travers du principe de citoyenneté d'autres les éventèrent avec autant de haine que d'effroi. Pour aborder une époque contemporaine qui nous touche plus directement, passons sur la période de noire réaction qui s'étend de la Restauration à l'affaire Dreyfus où l'Eglise, veuve de la royauté, se vautre dans des complots dégradants, à l'indignation des manuels de l'école laïque.

Une nuit de l'été 1943, dans le ciel de la France occupée, bourdonnait un étrange avion. Il ne parachutait ni hommes ni armes mais les exemplaires d'un petit livre édité sur papier bible "en hommage au peuple de France". Il s'intitulait "Christianisme et Démocratie". Son auteur, Jacques Maritain, dirigeait à New-York la collection Civilisation inaugurée en 1942 par un ouvrage consacré aux "Droits de l'Homme", suivi d'"Humanisme intégral" qui célébrait *"une nouvelle chrétienté, emploie peu et non sans réserve le mot démocratie"* (R. Mougel, présentateur de l'édition Desclée de Brower). "Christianisme et Démocratie" traduit en toutes les langues du vieux continent aurait été rédigé en communion avec le général De

Gaulle qui écrivait en Janvier 1942 à J. Maritain : "... nous devons ensuite profiter du rassemblement national dans la fierté de la Résistance pour entraîner la nation vers un nouvel idéal intérieur".

Renonçant à une attaque frontale sans gloire et sans espoir contre le régime républicain l'Eglise avait signifié en 1891 son "ralliement" par la publication de l'encyclique *Rerum Novarum* que la papauté vient de commémorer. Mais il fallait, pour entrer dans les faits, l'occasion évoquée par De Gaulle et le mode d'emploi concocté par des auteurs inspirés tels que J. Maritain qui se mit en devoir de *"réconcilier ce qu'il appelait l'esprit démocratique et l'esprit évangélique"* (R. Mougel). Pour prévenir toute méprise il précise qu'il s'agit d'une "nouvelle démocratie" générée par "les nouvelles élites".

Comme il se doit l'œuvre comporte une critique de l'ancienne démocratie: *"L'erreur du libéralisme individualiste avait été de nier en principe, sous prétexte que chacun ne doit obéir qu'à lui-même, tout droit réel de commandement aux élus du peuple: ceux-ci devenaient alors les détenteurs d'un pouvoir sans autorité, et dans l'instant même qu'ils gouvernaient le peuple ils devaient faire croire qu'ils n'étaient que ses instruments passifs"*. Voilà pour l'individualisme.

"Comme la complaisance à la médiocrité et l'hégémonie des partis, qui ne sont pas non plus essentielles à la démocratie mais qui sont la tentation permanente de toute démocratie sans rigueur spirituelle, ces erreurs ont préparé le totalitarisme". Voilà pour la libre association des individus.

Passent également au crible des fauteurs de démocratie Descartes et les encyclopédistes dont le rationalisme optimiste *"créait des illusions"*, ainsi que ce brave Proudhon qui *"croyait que la soif de la justice est le privilège de la Révolution et l'objet des craintes de l'Eglise"* alors qu'elle *"a été creusée dans l'âme des siècles chrétiens par l'Évangile et par l'Eglise"*. (sous l'œil vigilant de la sainte inquisition!) D'autres bénéficient de circonstances atténuantes : *"On sait pourtant ce que Kant doit à son piétisme, Rousseau à un protestantisme et à un catholicisme qui ont interféré ensemble"*. Ce qui permet d'affirmer : *"Les sources de l'idéal démocratique doivent être cherchées bien des siècles en arrière de Kant et Rousseau"*, pour conclure avec Bergson: *"la démocratie est d'essence évangélique"* et son progrès *"est lié à la spiritualisation de l'existence profane"*.

Sur quel principe doit donc s'appuyer le fonctionnement de la nouvelle démocratie ?

"Les prescriptions de l'autorité obligent en conscience par ce que l'autorité a sa source en Dieu; mais du fait même que l'autorité a sa source en Dieu, non dans l'homme, nul homme et nul groupe spécial d'hommes n'a par lui-même le droit de commander aux autres. Les chefs du peuple reçoivent ce droit du principe créateur et conservateur de la nature par les canaux de la nature elle-même, c'est à dire par le consentement ou la volonté du peuple ou du corps de la communauté, en qui l'autorité passe toujours avant d'aller reposer dans les chefs. Et c'est comme vicaires ou représentants de la multitude, que les détenteurs de l'autorité dirigent la multitude, et c'est vers le bien commun de la multitude qu'ils doivent la diriger". (*"Christianisme et Démocratie"* - Ed.Desclée de Brower - p 55)

Ainsi le peuple, canal inspiré par le principe créateur, confère périodiquement son consentement au chef qui n'a, dans sa fonction permanente, de compte à rendre qu'à Dieu duquel il tient son autorité (et que représente sur terre notre mère l'Eglise). Le premier grand vicaire qui appliqua ces préceptes donna à la France un régime monarcho-présidentiel dont la constitution fixe à sept ans, chiffre sacré, la période de renouvellement des offrandes de consentement populaire. Après deux courts intérim, le troisième vicaire s'est accommodé de la formule et, pour remercier Dieu en même temps que J. Maritain, à célébré son décennat, dans une humilité contraire à sa nature, en compagnie de l'abbé Pierre, tandis que son épouse, la première dame de charité de France, se trouvait ce jour-là aux côtés de la bienheureuse sœur Emmanuelle.

La Personne se purifie de l'individu...

Que devient, dans cette entreprise, l'objet de notre affection que nous rencontrâmes dans les jardins de la Grèce antique, que Stirner dépouilla de son chasuble tricolore, que Marx et Bakounine replacèrent dans son vivier social? On lui enjoint un impérieux retour au bercail ancestral de l'abnégation. La philosophie de cette démocratie exige *"un incessant don de soi"* et postule que *"la poursuite du bonheur est mystérieusement liée au sacrifice de soi... la nouvelle Déclaration des Droits sera son œuvre... les droits de la personne humaine"*.

Si le père spirituel de cette dernière créature n'appartient pas à ce monde son père charnel, l'écrivain catholique Emmanuel Mounier, exerça son activité sur le sol de l'Etat Français en marche vers la Révolution nationale derrière le Maréchal Pétain. Tandis que *"Christianisme et Démocratie"* virevoletait dans les

airs E. Mounier tenait conférence à la fameuse école d'Uriage, centre de formation des nouvelles élites de la Révolution nationale. Le personnalisme est né, selon Mounier, dans les années 30 pour désigner *"les recherches de la revue Esprit et de quelques groupes voisins (Ordre nouveau etc...) autour de la crise politique et spirituelle qui éclatait alors en Europe"*. Il développe pour son compte et à sa façon une critique de l'humanisme du XVIIIème qui *"fut l'idéologie et la structure dominante de la société bourgeoise occidentale entre le XVIIIème et le XIXème siècle. Un homme abstrait, sans attaches ni communautés naturelles, dieu souverain au cœur d'une liberté sans direction ni mesure, tournant d'abord vers autrui la méfiance, le calcul et la revendication"* (Le Personnalisme - Collect. Que sais-je? p 32)

Le personnalisme se définit comme une ascèse: *"Pour la tradition personnaliste (chrétienne notamment) l'ascèse de la dépossession est l'ascèse centrale de la vie personnelle... Les anciens parlaient de lutte contre l'amour-propre : nous l'appelons aujourd'hui égocentrisme, narcissisme, individualisme... La force vive de l'élan personnel n'est ni la revendication (individualisme petit-bourgeois) ni la lutte à mort (existentialisme) mais la générosité ou la gratuité, c'est à dire à la limite le don sans mesure et sans espoir de retour... La générosité dissout l'opacité et annule la solitude du sujet, même quand elle ne reçoit pas de réponse: contre le rang serré des instincts, des intérêts, des raisonnements, elle est à proprement parler bouleversante"*. (Op. cit. p 34 et 35)

La cause entendue. Il en découle que *"la personne ne croît qu'en se purifiant incessamment de l'individu qui est en elle"*. Un petit salut à Rousseau : *"crevant le rationalisme appauvri des Lumières, égaré par l'individualisme, mais rendant à son siècle le sens de la solitude, et jetant les bases d'une éducation de l'être personnel"*. Une perspective sociale: la civilisation que poursuit Mounier est *"personnaliste et communautaire"*, elle justifie l'Etat : *"c'est l'objectivation forte et concentrée du droit... Et le droit est le garant institutionnel de la personne"*. Sa traduction politique est le principe de subsidiarité décrit par l'encyclique Quadragesimo-Anno et confirmé par Maritain: *"Elle n'admet pas que l'Etat soit un pouvoir transcendant rassemblant en lui toute autorité imposée d'en haut sur la vie humaine, elle veut que des organes autonomes, jouissant d'une autorité proportionnée à leur fonction, émanent spontanément de la communauté civile et de la tension entre ses diverses activités, et que l'Etat — contrôlé par la nation — ne soit que l'organe de régulation le plus élevé, dont l'objet est le bien commun pris dans ce qui intéresse la totalité comme telle."* ("Christianisme et Démocratie" p 70)

Le fonctionnement de ces organes autonomes s'appuie sur une nouvelle démocratie: *"la critique marxiste de la démocratie formelle est dans son ensemble décisive... La démocratie politique doit être entièrement réorganisée sur une démocratie économique effective, adaptée aux structures modernes de production"*.

Ainsi Mounier navigue sur une ligne de crête, au plus près des analyses socialistes. Il s'annexe le marxisme: *"L'idée d'un genre humain ayant une histoire et un destin collectif dont aucune destinée individuelle ne peut être séparée est une idée maîtresse des Pères de l'Eglise. Laïcisée, elle anime le cosmopolitisme du XVIIIème puis le marxisme"*. Il emprunte à Bakounine sa fameuse formule: *"Je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent, hommes et femmes, sont également libres"*. Il joue constamment de l'équivoque: *"L'homme libre est un homme que le monde interroge, et qui répond: c'est un homme responsable. La liberté, en cette fin, n'isole pas, elle unit, elle ne fonde pas l'anarchie, elle est, au sens originel de ces mots, religion, dévotion"*. Bien entendu on peut toujours entendre désordre par anarchie, réunion par religion et dévouement à la Liberté par dévotion... En réalité, l'individu que Stirner réhabilitait, que Bakounine situait dans son contexte social, Mounier l'intercepte pour le noyer dans un bénitier personnaliste et communautaire.

Et pourquoi le personnalisme se priverait-il du panache révolutionnaire? *"Révolutionnaire veut dire simplement, mais veut dire que le désordre de ce siècle est trop intime et trop obstiné pour être éliminé sans un renversement de vapeur, une révision profonde des valeurs, une réorganisation des structures et un renouvellement des élites"*. Tels furent les principaux thèmes développés par Mounier à Uriage devant les nouvelles élites de la Révolution nationale, alors que Maritain balançait sa littérature édifiante sur les troupes de la Résistance. Un modèle d'organisation du travail.

La feuille de paye...

Curieux bétail que ces animaux humains dont la conscience de leur être a transpiré une angoisse génitrice de tant de mythologies, d'un refuge panique dans l'espoir d'un prolongement éternel, et qui interpose entre leur périssable nature et Dieu d'inaccessibles modèles médiateurs! Des intrépides se contentent de croire qu'ils ne sont pas tout à fait le fruit du hasard, qu'il existe quelque part un grand quelque chose qui préside à leur destinée. Depuis que Darwin eût porté un coup décisif à la sinistre histoire de la Génèse le sujet reste néanmoins d'actualité et les chercheurs américains avec le

paléontologiste S.J.Gould doivent affronter tout un courant créationniste qui reçut l'appui officiel de Reagan. Si le livre de Jacques Monod "le Hasard et la Nécessité" connut ses heures de gloire dans les années 60, aujourd'hui l'astrophysicien américain Trinh Xuan Thuan jouit d'une autorité certaine avec son best-seller "La Mélodie Secrète" qui développe la théorie déterministe du principe anthropique faisant de l'Homme la finalité programmée de l'Univers.

Il est évident que lorsqu'on parle de marche de l'Humanité tout le monde ne vise pas la même direction. Pour Mounier par exemple elle aboutit à l'univers personaliste, où l'on sait ce qu'il advient de l'individu: faute de pratiquer l'ascèse de la dépossession de soi *"alter devient aliénu, je deviens à mon tour étranger à moi-même, aliéné"*. C'est logique lorsque la personne humaine doit se substituer à l'individu et l'expulser comme un étranger... Comment peut-on vivre, en dehors des cas de pathologie schizophrénique, comme un étranger à soi-même? Cela retourne de la mystique personaliste imperméable à nos esprits rationalistes et bornés. On doit constater que beaucoup de ceux qui répudient le marxisme font preuve d'ingratitude; Mounier tire son concept d'étrangeté à soi-même de la théorie de l'aliénation: *"Une conséquence immédiate du fait que l'homme est rendu étranger au produit de son travail, à son activité vital, à son être générique, est celle-ci: l'homme est rendu étranger à l'homme. Lorsque l'homme est en face de lui-même c'est l'autre homme qui lui fait face"* (Manuscrit de 1844)

Marx fait entrer en scène, à côté de l'individu, un nouveau personnage: l'être générique. Il en donne une définition à partir de la notion des "forces propres" utilisée par Rousseau dans le contrat social: *"C'est seulement lorsque l'homme, dans sa réalité individuelle, réincorporera en lui-même le citoyen abstrait, et sera devenu, en tant qu'homme individuel, dans son existence empirique, dans son travail individuel, dans sa situation individuelle, être générique, c'est seulement lorsque l'homme aura reconnu et organisé ses forces propres comme force sociale sous forme de force politique, c'est seulement alors que l'émancipation humaine sera accomplie"*. (Marx "A propos de la question Juive")

C'est dans l'attente de cette symbiose entre l'individu et le citoyen abstrait que, selon Marx, l'homme est étranger à lui-même. Nous préférons concevoir la dichotomie entre individu et citoyen comme un antagonisme motivant la lutte des classes. Mais l'essentiel est qu'il ne s'agisse pas de la nouvelle objectivation d'une image à laquelle l'individu devra une fois encore se conformer. Le marxisme n'offre guère de garantie en la matière et les commentaires du marxologue Bottigelli ne nous disent rien qui vaille: *"Dire que l'homme est un être générique, c'est donc dire que l'homme s'élève au-dessus de son individualité subjective, qu'il reconnaît en lui l'universel objectif et se dépasse ainsi en tant qu'être fini. Autrement dit il est individuellement le représentant de l'Homme"*.

Le tout est de savoir ce que l'on entend par Homme, et ceci nous ramène à Stirner.

Le thème de l'aliénation recouvre la réalité des relations humaines déterminées par les rapports de production qui font que l'exploitation, fondée sur la propriété privée des moyens de production, se manifeste comme une oppression à des degrés divers. Ce qui condamne sans appel ce système économique. Mais il s'est avéré que la persistance de l'Etat, détenteur des moyens de production, et les rapports d'autorité qu'il implique maintenaient l'oppression, sous une forme totalitaire. Le fait d'appréhender le problème de l'aliénation comme un dédoublement de personnalité et de le résoudre par le mariage de l'individu avec un abstrait n'a rien changé à l'affaire. A moins de considérer Stakanov comme l'être générique réalisé...

L'individualisme élaboré par Stirner et complété par Bakounine impose la destruction des obstacles matériels à l'émancipation des individus: l'expropriation des moyens de production privés ou d'Etat. Moralement il n'exige rien d'autre que le respect mutuel des individus. C'est dans cette réciprocité qu'il trouve ses limites et son universalité. Ce n'est pas une philosophie car il s'inscrit dans une action: la lutte des classes. Ce n'est pas un humanisme car l'individu, unique, ne peut représenter un modèle stéréotypé, contrairement à l'Homme qui est transcendance.

Mais notre critique de l'humanisme et de son expression politique, le citoyen de 1789, n'a rien à voir avec les griefs que lui font les émules de Mounier et Maritain. Ce que nous apprécions dans cette citoyenneté, son caractère égalitaire universel traduit par des droits positifs, les perspectives sociales ouvertes par la Révolution, la déchristianisation des institutions et notamment le principe d'un enseignement laïque, ce que Bakounine appelait les ouvertures immenses sur l'avenir, c'est précisément ce que haïssent les soldats de la spiritualisation du monde profane, ceux qui qualifient la revendication d'individualisme petit-bourgeois, qui reprochent au citoyen d'avoir arraché l'homme à ses communautés naturelles, de l'avoir imbu des "illusions rationalistes", "victime du siècle des Lumières", comme l'ineffable Lustiger qui dénonçait dans la profanation de Carprentas les méfaits du paganisme, origine d'un humanisme positiviste opposé à l'humanisme intégral inspiré de l'Evangile. Des soldats qui nous croisent

en faisant des risettes, qui citent Marx ou Bakounine, mais qui marchent en sens inverse et sont nos pires ennemis politiques. Ce sont eux qui par petites touches modifient les Droits de l'Homme à l'ONU ou à Bruxelles, particulièrement en matière d'éducation, ce sont eux qui, dans le cadre inchangé du système capitaliste, réclament la nouvelle citoyenneté d'une "démocratie économique" s'exerçant dans les organes autogérés d'un Etat garant du Bien Commun. Ils gagnent en 1971 le congrès du parti socialiste à Epinay; ils mettent en deuil la Fédération Anarchiste quand décède Descamps, leader du syndicalisme chrétien ("Le monde syndical en deuil" - Monde Libertaire - oct. 90).

Ce que le personnalisme condamne dans le libéralisme individualiste du XIXème ce n'est pas la propriété privée des moyens de production, ni le suffrage universel dans sa conception "vox populi-vox dei" c'est la tare d'un droit frappé d'individualisme et qui laisse effectivement aux individus la faculté de s'associer librement pour défendre leurs intérêts dans des organisations qui les représentent. Plus doctement que les anarchistes les marxistes ont expliqué que le socialisme ne devait pas détruire les libertés démocratiques mais les développer jusqu'à leur terme. Malheureusement quand ils furent à pied d'œuvre, au nom de l'intérêt supérieur du prolétariat, du socialisme ou du parti, ce fut le pire modèle de la bourgeoisie qu'ils mirent en pratique: la dictature. Un régime dont les anarchistes furent les premiers dénonciateurs et les premières victimes.

Aujourd'hui le personnalisme et ses multiples agents séculiers viennent au secours de l'entreprise capitaliste, cellule centrale de l'univers personnaliste. Ils saluent par la voix de Jean-Paul II: *"le rôle pertinent du profit... Le profit est un régulateur dans la vie de l'établissement mais il n'est pas le seul. Il faut y ajouter la prise en compte d'autres facteurs humains et moraux qui, à long terme, sont au moins aussi essentiels pour la vie de l'entreprise... Les hommes constituent le patrimoine le plus précieux de l'entreprise..."* et pour conclure, un appel au *"changement de mentalité, de comportement et de structures"*. (Centisimus Annus).

Leur mission évangélique est d'instituer la nouvelle citoyenneté, impliquant chaque salarié dans le cadre d'une "démocratie participative" grâce à laquelle l'individu revendicateur se mutera en une personne humaine "responsable" et disposée au don incessant de soi-même.

Porteurs d'une riche hérédité, antéchrists sous l'inquisition, vipères lubriques et pourceaux visqueux de Staline, nous demeurerons sourds aux homélies de la Solidarité Nationale, du partage des nouvelles pauvretés entre salariés, des impératifs économiques de la sacro-sainte entreprise. Nous restons les syndicalistes de la feuille de paye, irréductibles pourceaux d'Epicure.

La feuille de paye dira-t-on, symbolise l'exploitation. La feuille de paye ne crée pas l'exploitation, elle en fixe des limites dans un rapport de forces -que la charte d'Amiens assigne de modifier jusqu'à "la disparition du patronat et du salariat". Elle signifie le passage du servage et du louage individuel à la convention collective. Elle suppose un contexte politique où s'exercent les libertés et l'action collectives, sources de libertés individuelles. Elle permet de se battre contre des conditions de travail avilissantes. Elle noue la solidarité ouvrière et ce n'est pas un hasard si le patronat et l'Etat cherchent à la contourner par des primes au mérite. Elle conditionne la consommation, par conséquent l'activité économique et le marché de l'emploi. Elle bâille les fonds de la couverture sociale par une fraction de salaire différé, et chacun sait qu'une augmentation de 1% des salaires répercuterait les sommes suffisantes pour renflouer haut-la-main les milliards dus par l'Etat à l'Assurance Maladie. La feuille de paye dans son principe n'a pas de frontière, elle est légitime en Irak et en Chine, en Russie et au Maghreb, en Inde comme au Cameroun...; elle implique l'existence d'organisations ouvrières indépendantes, nationales et internationales, dont dépend à terme le sort des peuples faméliques. A l'heure présente et en l'état actuel des choses, nous ne connaissons pas d'autre humanité.

S. Mahé